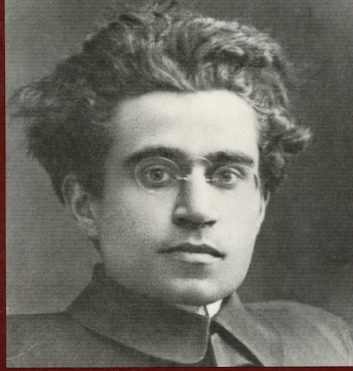


GRAMSCI E IL SUO TEMPO



A cura di Cesare Colombo
Introduzione di Mario Spinella

L'INIS

et la Librairie

Majolire

7 place Charlie Chaplin
38300 - Bourgoin-Jallieu

proposent

SAMEDI

20 octobre 2012

14H30

Quatrième Rencontre de culture italienne
Librairie Majolire Bourgoin-Jallieu

Antonio Gramsci (1891-1937), homme d'action et grand penseur

L'objectif de ces Rencontres est toujours à la fois de mieux connaître la réalité italienne et de mieux comprendre notre temps et nous-mêmes. Antonio Gramsci peut nous y aider. Il est aujourd'hui méconnu en France, alors qu'il inspire de nombreux penseurs et hommes politiques dans le monde anglo-saxon, sud-américain et asiatique.

Il fut un homme politique important, animateur des Conseils d'usine à Turin en 1919-20, un des fondateurs du Parti Communiste d'Italie en 1921, délégué de ce Parti à l'Internationale Communiste, élu député, arrêté par le fascisme en 1926, jusqu'à sa mort en prison en 1937. Outre ses écrits antérieurs, il écrit en prison 33 Cahiers, qui sont une des œuvres philosophiques et politiques majeures du XXe siècle.

Jean Guichard parlera avec vous de sa vie et de quelques unes de ses idées principales qui peuvent nous être utiles et qui sont essentielles pour comprendre l'histoire de l'Italie.

(entrée libre et gratuite)...

Bibliographie d'Antonio Gramsci

1) en italien

1947 : publication des *Lettres de prison* (218 lettres) ;

1948 à 1951 : Togliatti fait publier les *Quaderni del carcere* (*Cahiers de prison*) sous forme de 6 volumes thématiques, dont il a censuré (on parla d'édition « *tagliata* » = tronquée, en particulier de certaines allusions à Trotski ou à Engels) ce qui ne convenait pas au Parti communiste : *Le Matérialisme historique et la philosophie de Benedetto Croce, Les intellectuels et l'organisation de la culture, Le Risorgimento, Notes sur Machiavel, sur la politique et sur l'État moderne, Littérature et vie nationale, Passé et présent*. Togliatti a surtout voulu faire de ces écrits une œuvre systématique et orthodoxe, alors qu'il ne s'agissait que de fragments que la complexité du monde et les difficultés de sa situation de prisonnier lui interdisaient de conclure (Cf. les *Pensées* de Pascal ou les *Essais* de Montaigne). Togliatti avait coupé aussi tout ce qui aurait interdit de faire une sorte d'hagiographie de Gramsci, les allusions à sa maladie, ses demandes d'aspirine ou de caleçons chauds, etc.

1954-1971 : publication par Einaudi des écrits de jeunesse et des articles de *l'Ordine nuovo* et de *Il grido del popolo*.

1965 : publication d'un nouveau recueil de 428 *Lettres*, chez Einaudi, par Sergio Caprioglio et Elsa Fubini ;

1966 : Giuseppe Fiori publie une *Vita di Antonio Gramsci*, dans l'Universale Laterza (366 pages), complète et précise (rééditée en 1991) ;

1974-5 : Valentino Gerratana publie intégralement le texte des *Cahiers* en 4 volumes, dans l'ordre chronologique, selon les originaux conservés à l'Institut Gramsci de Rome. C'est la référence des traductions ultérieures.

1997, Einaudi publie enfin les 856 lettres échangées entre Gramsci et Tatiana : *Antonio Gramsci et Tatiana Schucht, Lettere 1926-1935*, 1535 pages.

2) en français

En 1953 des extraits des *Lettres de prison* sont publiés par les Éditions Sociales, avec Préface de Togliatti, sur l'édition fragmentaire italienne de 1947.

Une seconde édition est publiée en 1971 et 1977 selon l'édition italienne de Sergio Caprioglio, chez Gallimard.

En 1987, les éditions Messidor publient des extraits de lettres de Gramsci à ses enfants, *L'Arbre du hérisson*.

En 1959, les Éditions Sociales publient des *Œuvres choisies d'A. Gramsci*, de 540 pages, préfacées par Georges Cogniot, un des dirigeants du PCF, qui fait de Gramsci un modèle de militant communiste, dont il ignore les conflits avec Togliatti et avec l'Exécutif de l'Internationale Communiste devenue stalinienne. Il ne connaît que 5 des 6 volumes publiés par Einaudi entre 1948 et 1951, laissant de côté *Passato e presente*.

C'est seulement à partir de **1974** que Gallimard publie les *Écrits politiques*, I (1914-1920), II (1921-1922, en 1978), III (1923-1926, en 1980). Les textes sont présentés et annotés par Robert Paris.

Les *Cahiers de prison* sont publiés par Gallimard en 5 volumes présentés et annotés par Robert Paris, **entre 1978 et 1996** : *Cahiers 1, 2, 3, 4, et 5* (1996), *Cahiers 6, 7, 8, et 9* (1983), *Cahiers 10, 11, 12, 13* (1978), *Cahiers 14, 15, 16, 17, et 18* (1990), *Cahiers 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, et 29* (1992), d'après l'édition de Valentino Gerratana. L'introduction de Robert Paris aux *Cahiers 1, 2, 3, 4 et 5* est une bonne présentation de la vie et de l'œuvre de prison de Gramsci.

La *Vie de Gramsci* de Giuseppe Fiori est traduite **en 1977** dans le Livre de Poche.

On peut lire aussi avec intérêt, parmi les nombreux livres ou articles consacrés à Gramsci :

- Ugo Spadone, *Il pensiero filosofico e storiografico di Antonio Gramsci*, Palumbo, 1966, 178 pages, une bonne synthèse de la pensée de Gramsci pour des lycéens et étudiants, citant de nombreux textes ;
- Michèle Thomas, *Gramsci : l'Ordine nuovo (1919-1920) et la crise d'après-guerre : l'expérience des conseils ouvriers à Turin*, dans : Économies et sociétés, publication de l'I.S.E.A., Tome III, n° 12, décembre 1969 ;
- Le N° spécial des *Temps Modernes* (n° 343, de février 1975) consacré à Gramsci ;
- Hugues Portelli, *Gramsci et la question religieuse*, Éditions Anthropos, 1974, 322 pages ;
- Razmig Keucheyan, *Guerre de mouvement et guerre de position*, excellente anthologie de textes de Gramsci, La fabrique éditions, 2011, 338 pages (Cf. *Monde diplomatique*, juillet 2012, p. 3).
- Perry Anderson, *Sur Gramsci*, Maspero, 1978, 144 pages (un marxiste anglais) ;
- Maria-Antonietta Macciocchi, *Pour Gramsci*, Seuil, 1974, 430 pages.

**« Instruisez-vous, car nous aurons besoin de toute notre intelligence ;
Agitez-vous, car nous aurons besoin de tout notre enthousiasme ;
Instruisez-vous, car nous aurons besoin de toute notre force ».**

(Exergue de *l'Ordine nuovo*, n° 1)

Biographie d'Antonio Gramsci

L'enfance à Ghilarza

22 janvier 1891 : naissance d'Antonio Gramsci, quatrième des 7 enfants de Peppina Marcias et Francesco Gramsci. Son père, né en 1860, était de Gaeta, mais de lointaine origine d'une communauté albanaise de Calabre, directeur du Bureau de l'Enregistrement, à Ghilarza, village d'environ 3000 habitants (4500 aujourd'hui) de la province d'Oristano, dans le centre de la Sardaigne. Son grand-père paternel était colonel de carabinieri du Roi de Naples ; Francesco préparait son doctorat de Droit lorsque la mort de son père l'obligea à travailler. La mère d'Antonio (Nino), née en 1861, était de famille aisée, elle savait lire et écrire, et passait son temps libre à lire. Jusqu'en 1897, leur vie est assez facile.

Dès 1895, Antonio fait une chute qui le laisse bossu et de santé faible, malgré les soins de sa famille.

9 août 1898 : Francesco est arrêté, objet d'un procès provoqué par le clan politique opposé à celui qu'il avait soutenu pour les élections de 1897 ; il est condamné à 5 ans, 8 mois et 22 jours de prison, à Gaeta. La famille d'Antonio n'a plus de ressources, et tombe dans la misère. Peppina doit vendre ses terres et se mettre à travailler (couture), tout en élevant ses 7 enfants. À l'école primaire, Antonio est toujours le premier d'une classe de 49 élèves ; il sort peu, lit beaucoup, et fait beaucoup d'exercices pour tenter de redresser son dos.

1900, Gennaro, le fils aîné, commence à travailler au Cadastre ; pour les vacances de 1902, Antonio l'y rejoint. Il avait 11 ans. Sa 5^e année de primaire, en 1902-03, fut brillante, mais Antonio dut abandonner l'école et aller travailler au Cadastre. Mais il ne renonce pas à lire, apprendre le latin, se cultiver.

31 janvier 1904 : Francesco sort de prison et revient à Ghilarza. Estimé de ses compatriotes, et réhabilité, il obtient un poste de clerc au Cadastre.

Fin 1905 : Antonio reprend ses études au Collège de Santulussurgiu, à 18 kms de Ghilarza. C'était un petit collège médiocre, de 3 professeurs incompétents pour 5 classes. Antonio est en pension chez une paysanne, où il vit et mange mal. Il commence à lire la presse socialiste que son frère Gennaro, au service militaire, lui envoie de Turin. Cela lui vaut les remontrances d'un père très conservateur.

Juillet 1908 : Antonio, à plus de 17 ans, passe la « licenza ginnasiale » (Plus ou moins notre BEPC). Il rentre au Lycée Dettòri de Cagliari. C'est la découverte de la ville ; Cagliari a environ 65.000 habitants, et une assez vivante activité culturelle. Antonio récupère vite les retards dus à un Collège médiocre et à deux ans sans école. Il lit beaucoup, commence à s'intéresser à Marx, « par curiosité », dit-il. Un de ses professeurs est un militant socialiste autonomiste sarde. Il est très pauvre, mal habillé, et il en souffre.

Juillet 1910 : Antonio devient journaliste à « L'Unione sarda » dirigée par son professeur. (Voir page suivante : Situation de la Sardaigne en 1910).

Juillet 1911 : Antonio passe brillamment sa « licenza liceale » (baccalauréat).

À l'Université de Turin

Octobre 1911 : il est un des deux sardes à obtenir une bourse pour l'Université de Turin (70 lire par mois pendant 10 mois) ; un autre boursier s'appelle Palmiro Togliatti, étudiant pauvre lui aussi. Il s'inscrit à la Faculté des Lettres pour Philologie moderne. Il passe l'hiver 1911-1912 dans un état de pauvreté indescriptible, sans avoir même un manteau, et sans pouvoir manger correctement. Il a par contre à Turin quelques grands professeurs, dont Luigi Einaudi, de tendances diverses, mais tous conscients que la recherche était essentielle à l'Université et ouverts aux idées nouvelles, c'est ce qui marqua le plus Antonio. Par un de ses rares amis, Angelo Tasca, il entra en contact avec un cercle de jeunes socialistes, tous avides de sortir du positivisme qui inspirait alors les socialistes italiens, et qui montrait que la misère d'une région était causée par les caractéristiques physiologiques de son peuple (un sociologue avait démontré que le cerveau des bergers de Sardaigne était tel qu'il portait les signes de la criminalité !). Cela alimenta alors le « sardisme » de Gramsci : « *A la mer les continentaux !* ».

En novembre 1912, il réussit malgré sa fatigue, les examens de première année.

Mars 1913, grève à Turin des ouvriers de l'automobile : Gramsci observe ce mouvement qui finit victorieux en juin, après 96 jours de lutte. Il est accablé par sa solitude et par ses conditions de vie désastreuses, mais il préférerait malgré tout se priver de manger pour pouvoir acheter des livres.

26 octobre 1913 : élections législatives (12 députés sardes). Le nombre d'électeurs sardes est monté de 42.000 à 178.000 : Giolitti a accordé le suffrage universel (aux hommes !) pour compenser l'impopularité

de la guerre en Libye! En Sardaigne se présentèrent 3 jeunes socialistes, hostiles au protectionnisme de l'État et à la corruption qui caractérisait la droite au pouvoir, les grands propriétaires, les patrons des compagnies minières, etc. ; celle-ci jouait la carte de la peur des conséquences qu'aurait une victoire socialiste !! Un socialiste et deux réformistes dont un catholique, sont élus en Sardaigne. Gramsci commence à prendre conscience que les oppresseurs des pauvres de l'île ne sont pas tous les continentaux, mais les classes propriétaires du nord de l'Italie alliées aux propriétaires sardes, et pas les ouvriers des industries du continent.

Situation de la Sardaigne en 1910

La situation économique est supportable jusqu'en 1887. Mais arrivent les grandes faillites bancaires à partir de 1886, et en 1889, la dénonciation des traités commerciaux passés avec la France et l'augmentation des droits de douane, pour protéger les industriels du Nord, ruinent l'agriculture sarde qui exportait beaucoup vers la France ; il n'y a pas d'industries pour absorber la main-d'œuvre agricole. D'où l'augmentation du chômage... et du banditisme lié à la misère. Le manque d'organisations ouvrières et l'anarchisme dominant donnaient à ces bandits individuels une figure de héros populaires, dont Gramsci montrera plus tard que leur efficacité pratique était nulle.

Les choses ne commencèrent à changer que vers 1899 quand Ghilarza sortit un peu de son isolement, par la venue de jeunes techniciens venus du continent pour revoir le cadastre et qui apportèrent des idées nouvelles, socialistes entre autres. Gennaro, le frère d'Antonio, fut de ceux-ci.

Le prix du lait ayant baissé, les industriels fromagers de Naples, de Rome ou de Toscane, investirent dans l'île ; les paysans se reconvertirent donc vers l'élevage, abandonnant leurs cultures traditionnelles de vigne, de blé, de légumes. Les patrons de fromageries imposèrent peu à peu l'augmentation du prix du fromage, tout en imposant un bas prix du lait payé aux agriculteurs.

L'autre ressource de la Sardaigne était les industries minières du sud-ouest de l'île possédées par les propriétaires étrangers (français ou belges) ou par des propriétaires terriens enrichis ; les conditions de travail et de vie y sont abominables : 11 heures de travail par jour, un peu de pain noir pour repas, obligation de manger (mal) à la cantine payante pour ne pas être licenciés, fréquence de tuberculoses professionnelles qui provoquaient le licenciement si on était découvert. Un jeune médecin, Giuseppe Cavallera réagit et forma à Bugerru une Ligue de mineurs qui se heurta le 4 septembre 1904 à la troupe qui tira : 3 morts et 11 blessés.

En 1906, c'est à Cagliari qu'il y eut des révoltes dans les mines : la production augmentait, les salaires baissaient (de 2,54 liras par jour, à 2,30 liras) payés parfois avec 3 ou 4 mois de retard, les mineurs travaillaient 7 jours sur 7 sans repos dominical, les accidents du travail étaient courants (2219 en 1905), de 1884 à 1905, 35% des ouvriers mouraient jeunes de tuberculose : c'était un système colonial. Pendant la même période, l'industrie et la situation des régions du Nord de l'Italie se développaient.

La situation des journaliers (les « *braccianti* ») agricoles était encore pire, payés 1,75 liras par jour. Quand les prix montèrent trop, le 12 mai 1906, une manifestation envahit Cagliari, la foule incendia des bâtiments publics, la troupe tira, 2 morts, 22 blessés ; dans toute l'île, il y eut ainsi des manifestations et des tirs mortels de la troupe. L'analphabétisme était général. L'État fut de plus en plus pensé comme une réalité hostile, et le séparatisme sarde se développa ; même Gramsci y participa pour un temps. En 1910, sur 11.632 appelés au service militaire dans l'île, 7.968 furent déclarés inaptes pour malnutrition.

De plus la Sardaigne était considérée comme « zone de punition » : on y envoyait les fonctionnaires sanctionnés pour une faute ! Et son régime légal n'était pas égal à celui du continent.

En 1913, 19 charretiers sur 24 signèrent une revendication de diminution d'horaire (ils travaillaient 16 heures par jour) et d'augmentation d'un salaire qui était de 2,60 liras par jour : le premier signataire fut licencié et les autres accusés de « complot ».

Avril 1914, Gramsci passe presque tous ses examens de 3e année (il terminera sa licence en avril 1915), et fréquente plus assidûment ses amis, Palmiro Togliatti, Umberto Terracini, Angelo Tasca ; ils sont tous socialistes, et tous à la recherche d'une nouvelle orientation, loin du positivisme anticlérical et du corporatisme des réformistes, en même temps que du « sardisme » de la jeunesse de Gramsci, mais celui-ci ne rompt pas son lien avec son île natale : il fallait intégrer la **question méridionale** dans les

principes socialistes des révolutionnaires du continent, qui étaient souvent colonialistes. Ils se réunissent avec les jeunes employés et ouvriers de la Maison du Peuple de Turin.

Août 1914 : les socialistes se divisent sur l'opportunité d'entrer en guerre : les uns, dont Benito Mussolini, alors directeur de l'*Avanti*, sont interventionnistes, les Turinois sont anti-interventionnistes. Gramsci écrit un article plus nuancé qui lui sera reproché par la suite.

17 mai 1915, manifestation à Turin contre l'intervention, un jeune manifestant est tué par la troupe qui envahit la Maison du Peuple. Gramsci se consacre dorénavant au journalisme politique (*l'Avanti* et *Il Grido del Popolo*).

Un écrivain nouveau est apparu, qui ne signe généralement pas ses articles. La plupart de ses amis étant sous les armes, Gramsci est souvent seul à écrire sur les deux journaux. Pour lui il n'y a pas de révolution sans activité culturelle de masse antérieure (la Révolution française est précédée par un siècle d'illumination), et il popularise des auteurs, par exemple le théâtre de Pirandello.

Face à la révolution bolchevique

Mars 1917 : l'Italie apprend peu à peu ce qui se passe en Russie. Gramsci cherche à comprendre, en lisant les nouvelles qui filtrent à travers la censure des journaux, quelle est la nature de la « révolution » russe, libérale ou prolétarienne. Il est de plus en plus convaincu que le vrai représentant de la « révolution » est Lénine, et non Kerensky.

23 août 1917 : une révolte éclate à Turin, à la fois contre la guerre, et à cause de la disparition du pain dans toutes les boulangeries. La troupe tire sur les manifestants : 50 morts, 200 blessés.

L'homme est surtout esprit, c'est-à-dire création historique, et non nature. Sans cela, on ne pourrait pas expliquer pourquoi, puisque ont toujours existé des exploités et des exploités, des créateurs de richesse et des consommateurs égoïstes de richesse, le socialisme n'est pas encore réalisé. C'est seulement degré par degré, couche sociale par couche sociale, que l'humanité a acquis la conscience de sa propre valeur. Et cette conscience s'est formée non sous la poussée brutale des nécessités physiologiques, mais par la réflexion intelligente, d'abord de quelques-uns et puis de toute une classe, sur les raisons de certains faits, et sur les meilleurs moyens de les convertir d'occasion de vassalité en signal de rébellion et de reconstruction sociale. Cela veut dire que toute révolution a été précédée par un travail intense de critique, de pénétration culturelle.

(Gramsci, *Il Grido*, 1918)

6-14 novembre 1917 : les bolcheviques prennent le pouvoir à Moscou. La presse de droite les décrit comme une bande d'ivrognes et de vandales. Le 24 novembre, Gramsci publie dans l'édition nationale de *l'Avanti* son premier éditorial : *La révolution contre le « Capital »*. Il y montre que les bolcheviques ont fait une révolution contre la lettre du *Capital* de Marx, qui pensait qu'une révolution prolétarienne ne pouvait advenir que dans une société où la bourgeoisie capitaliste était dominante, ce qui n'était pas le cas de la Russie, mais Lénine suit le dynamisme de la pensée marxiste, vue de façon non dogmatique et non rigide, à l'encontre du marxisme sectaire et doctrinaire de beaucoup de socialistes italiens. Gramsci consacre une grande partie de son énergie à la formation de jeunes militants socialistes et à la réflexion. Après l'arrestation de la responsable, Maria Giudice, il reste le seul rédacteur de *Il Grido* dont il fait une revue de culture socialiste. Pour lui, le marxisme n'est pas un dogme définitif, mais une méthode de pensée, et il va chercher quelles seraient les conditions d'une révolution en Italie : comment libérer de l'oppression cette majorité de la population, ouvriers, employés, techniciens, paysans, aujourd'hui sans pouvoir réel, et comment la porter au pouvoir ?

L'Ordine nuovo et l'expérience des Conseils d'usine

1919 : La situation de la famille Gramsci a changé : il ne reste à charge que ses 2 petites sœurs, Grazietta et Teresina, la sœur aînée d'Antonio, Emma, est comptable au barrage du Tirso ; Gennaro, revenu de l'armée, est directeur d'une coopérative de consommation à Cagliari, Carlo, qui était officier, rentre à Ghilarza, sans travail pour le moment, Mario est sous-lieutenant de carrière et va épouser une aristocrate lombarde ! Depuis le 5 décembre 1918, Antonio ne travaille plus qu'à *l'Avanti* nationale et à son édition piémontaise ; sa santé était meilleure. Il a un bureau au siège du journal, et il y reçoit des ouvriers, des responsables politiques et syndicaux, des jeunes universitaires, des membres de Commissions Internes, qui se sont développées pendant la guerre. Il lit beaucoup et prend connaissance des premières œuvres de

Lénine, *L'impérialisme, L'État et la révolution*. Avec ses amis Tasca, Terracini et Togliatti, revenus de la guerre, ils élaborent l'idée d'une revue qui renouvellerait la pensée et l'action socialistes.

1er mai 1919 : parution du premier numéro de *L'Ordine nuovo*, qui fut d'abord une anthologie de textes permettant de mieux comprendre la réalité de l'Italie et de la révolution soviétique, et de répondre à la question : « *Existe-t-il en Italie, comme institution de la classe ouvrière, quelque chose qui puisse être comparé au Soviet (= conseil), qui participe de sa nature ? ... Existe-t-il un germe, une velléité, une idée tenue de gouvernement des Soviets en Italie ?* ». La réponse est : « *Oui, les Commissions Internes des entreprises* ». Les C.I. étaient nées dès le début du siècle comme formes spontanées de représentation ouvrière ; elles avaient pris peu à peu de l'importance et étaient reconnues par la loi.

Mais l'idée centrale de Gramsci était de faire évoluer les C.I. (élues par les seuls adhérents des syndicats) vers un **conseil** où tous les ouvriers, tous les employés, tous les techniciens, tous les paysans, en somme tous ceux qui étaient les éléments actifs de la société, qu'ils soient syndiqués ou non, catholiques ou athées, socialistes ou anarchistes, puissent désigner leurs délégués dans chaque atelier pour exercer à partir de la base le pouvoir qu'avaient jusqu'alors les propriétaires capitalistes : il ne s'agissait plus de revendications de salaires, mais d'exercice du pouvoir de régler la vie de l'entreprise à la place du patron. C'était cela la « dictature du prolétariat », et non la prise de pouvoir par une avant-garde.

Était-ce réaliste ou utopique de vouloir faire une révolution des Conseils en Italie en 1919 ? Il est certain que les thèses de Gramsci (son article *Démocratie ouvrière*, du 21 juin 1919) furent bien acceptées et discutées parmi les ouvriers italiens, surtout à Turin où la situation était prérévolutionnaire (en liaison avec la révolution russe), et les entretiens des militants avec les soldats de la Brigade sarde Sassari, envoyée à Turin en mars 1919, furent probablement si inquiétants pour le pouvoir que la Brigade fut réexpédiée à Rome en juillet. Gramsci est arrêté pour quelques jours le 20 juillet.

Septembre 1919 : élection du premier Conseil d'usine par les 2000 ouvriers de la Fiat-Brevetti, suivis par ceux de la Fiat-Centro. C'est une première expérience d'« autogestion », appuyée par des exemples étrangers, anglais, américains, hongrois, français (Georges Sorel), russes.

16 novembre 1919, élections législatives. Le Congrès socialiste d'octobre à Bologne va discuter et se diviser sur l'attitude à prendre face aux Conseils : était-il possible de conquérir le pouvoir économique sans qu'auparavant ait été conquise la majorité politique au Parlement ? Était-il juste de substituer les Conseils, organismes techniques de la production avec le Parti socialiste, organise de conquête politique ? À Turin, sur 18 députés, 11 élus furent socialistes, et aucun n'était partisan de *l'Ordine nuovo*, qui avait eu peu d'échos au Congrès. Mais le mouvement des Conseils s'élargissait.

Mars 1920 : grève générale de tous les métallurgistes de Turin qui provoque le lock-out, la grève du patronat turinois. Le parti Socialiste et la Confédération Générale du Travail appuyèrent peu les ouvriers grévistes : ils avaient grossi (300.000 adhérents du parti, 2 millions de syndiqués, 150 élus au Parlement) et l'idée s'imposait qu'il suffirait de gagner un peu plus pour que la révolution triomphe, en même temps que se renforçait une bureaucratie d'élus qui croyaient qu'ils auraient bientôt hérité de la démocratie

bourgeoise et qui se préoccupaient peu de la révolution russe. Chez les révolutionnaires, l'idée grandissait qu'il fallait renouveler le Parti Socialiste et créer un parti communiste.

13 avril 1920 : proclamation de la grève générale pour le contrôle de la production à travers les Conseils d'usine. La grève cesse au bout de 10 jours par la signature d'un concordat. C'est une défaite des « *ordinovistes* » aggravée par les dissensions entre Gramsci d'une part, et Bordiga ou Terracini et Togliatti d'autre part, sur la priorité du Parti ou des Conseils, sur les rapports entre Conseils et syndicats, sur la nécessité d'une scission du PSI, sur la participation au vote ou l'abstention, etc. Gramsci était pour les Conseils, contre la scission, contre

La révolution ou le fascisme

La phase actuelle de la lutte de classes en Italie est la phase qui précède : ou la conquête du pouvoir politique de la part du prolétariat révolutionnaire ... ou une terrible réaction de la part de la classe propriétaire et de la caste gouvernementale. Aucune violence ne sera négligée pour soumettre le prolétariat industriel et agricole à un travail servile : on cherchera à briser inexorablement les organismes de lutte politique de la classe ouvrière (Parti socialiste) et d'incorporer les organismes de résistance économique (les syndicats et les coopératives) dans les engrenages de l'État bourgeois.

Gramsci, *Pour un renouveau du Parti socialiste*, Point 3, avril 1920.

l'abstentionnisme. Il était très isolé, et Togliatti devint secrétaire de la section socialiste de Turin.

19 juillet - 7 août 1920 : IIe Congrès de l'Internationale Communiste à Moscou. L'armée rouge a triomphé en Russie sur l'intervention « blanche » ; mais c'est l'échec partout ailleurs des révolutionnaires battus souvent par des alliances entre sociaux-démocrates et forces de droite (Berlin, Bavière, Hongrie). Le Congrès vote donc les 21 conditions pour l'admission des socialistes dans la Troisième Internationale, dont l'expulsion de tous les réformistes des partis communistes. Lénine et le Congrès approuvent les Thèses de Gramsci. Dans le Parti socialiste italien, beaucoup (Serrati) pensent que les vrais réformistes (Bissolati, Bonomi, Podrecca) ont été éliminés en 1912, et qu'une scission serait contraire aux intérêts du socialisme.

20 août 1920 : début des occupations d'usines à Turin ; le 31 août, le Conseil d'usine de la Fiat décide d'occuper non pour protester, mais pour reprendre la production sous la direction d'un ouvrier socialiste, Giovanni Parodi, assis symboliquement dans le fauteuil patronal du bureau d'Agnelli ; la Fiat produit 37 voitures par jour au lieu des 67 antérieurement. Cela suscite beaucoup d'intérêt, même de la part de non-socialistes, comme Piero Gobetti, ressouda l'unité à l'intérieur du groupe de *l'Ordine nuovo*, et renforça la tendance de ceux qui voulaient une scission communiste, malgré les réserves de Gramsci qui pensait plutôt à développer les groupes communistes à l'intérieur du Parti socialiste pour y prendre le pouvoir.

Octobre 1920 : fin des occupations d'usines, l'Italie a peu suivi, et Giovanni Giolitti, revenu au pouvoir en juin, a accepté de négocier, malgré l'opposition du patronat.

31 octobre et 7 novembre : élections « administratives ». Le PSI obtient la majorité dans 2162 communes (dont Bologne et Milan) sur 8000. Les attaques violentes des groupes fascistes commencent à Bologne, Ferrare et beaucoup d'autres communes.

5 novembre 1920 : Gramsci va à Ghilarza pour la mort de sa sœur Emma.

18 décembre : article de Gramsci, encouragé par les positions de Lénine, qui accepte la rupture avec les sociaux-démocrates.

15 janvier 1921 : Livourne, 17e Congrès National du PSI. Le 21 janvier, les communistes, vaincus aux élections internes (58.000 voix contre 98.000 à Serrati et 14.000 aux « réformistes »), **constituent le nouveau Parti Communiste d'Italie.** Il était dominé par Amadeo Bordiga, partisan d'une secte d'intransigeants que les masses auraient ensuite suivie dans l'action révolutionnaire ; sur 15 membres de la direction, il n'y a que 2 « ordinovistes », Terracini et Gramsci, dont la candidature a été fortement combattue par les amis de Bordiga. Il écrira plus tard : « *La scission de Livourne (le fait que la majorité du prolétariat italien se soit détachée de l'Internationale communiste) a été sans aucun doute le plus grand triomphe de la réaction* ».

Après la scission, Gramsci se retrouve isolé, marginalisé par Bordiga dans le Parti communiste. Il est simplement directeur de *l'Ordine nuovo*, devenu quotidien le 1er janvier 1921, concurrencé par 2 autres quotidiens communistes, dirigés par Togliatti (*Il Comunista*, à Rome) et Ottavio Pastore (*Il Lavoratore*, à Trieste). Lénine s'était réconcilié avec Bordiga, avec qui Gramsci évite donc la polémique ; Moscou le juge plus profond mais peu influent sur les masses italiennes (il est jeune, bossu et petit, et il n'est pas « orateur », dit-on...). Il a par ailleurs des ennuis de famille : Gennaro refuse de se marier avec la mère de son enfant ; Mario est devenu secrétaire fédéral fasciste de Varese. Antonio essaie donc seulement de faire de son journal autre chose qu'un « sac de patates », il ne veut pas qu'Agnelli dise à ses ouvriers : « *Voyez, ils prétendent diriger l'État et ils ne savent même pas faire un journal !* ». Il se bat pour l'ouverture aux ouvriers non communistes, même catholiques, luttant contre le vieil anticléricalisme socialiste, et il confie la chronique littéraire du journal à un jeune libéral, Piero Gobetti. Il est constamment accompagné par un garde du corps, pour éviter les agressions fascistes, qui se multiplient.

Et puis, face à la montée du fascisme, l'Internationale change de stratégie, et prône l'alliance avec les socialistes pour la défense des libertés démocratiques.

Mars 1922 : IIe Congrès du Parti communiste à Rome. Contre l'Internationale, Bordiga soutient une tactique hostile à l'unité avec les socialistes. La majorité le suit, mais désigne Gramsci comme représentant du Parti communiste d'Italie auprès de l'Exécutif de l'Internationale à Moscou.

Mai 1922 : Gramsci quitte Turin pour Moscou.

Gramsci à Moscou, à Vienne. Élu député communiste.

Quand il arrive à Moscou, Gramsci est déprimé et malade, et ses camarades russes le font hospitaliser au sanatorium de Serebriani Bor, près de Moscou. C'est là qu'il fait la connaissance d'Eugenia Schucht, hospitalisée elle aussi, qui avait vécu longtemps en Italie avec sa famille, et parlait parfaitement l'italien ; née en Sibérie, pendant la déportation de son père, antistariste, elle avait trois sœurs, Nadine, Tatiana et Giulia née en 1896, professeur de violon, qui avait vécu toute sa jeunesse à Rome, et qui était rentrée depuis 1915 en Russie, à Ivanovo. Gramsci vit Giulia en juillet 1922, et il fut fasciné par sa beauté : c'était le premier amour d'un homme resté jusqu'alors très replié sur lui-même.

28 octobre 1922 : marche sur Rome des fascistes ; le lendemain, le roi confie à Mussolini la charge de former le gouvernement. Les Chambres du travail sont incendiées par les commandos fascistes ; les dirigeants de gauche sont agressés, arrêtés, tués : Serrati est arrêté, Tasca doit s'exiler en Suisse, Gramsci fait l'objet d'un mandat d'arrêt. Bordiga sera arrêté en février 1923.

5 novembre 1922 : IVe Congrès de l'Internationale communiste qui appelle à l'union entre socialistes et communistes pour lutter contre le fascisme. Bordiga et Terracini s'opposent à ce rapprochement, pour eux (et même pour Togliatti), il n'y avait pas de différence entre fascisme, socialisme et Démocratie chrétienne, c'étaient tous des partis bourgeois, et l'arrivée de Mussolini au gouvernement n'était qu'une crise ministérielle. Gramsci percevait la différence du parti fasciste et son grave danger, et appuyait la ligne défensive du rapprochement des partis de gauche. Il proposa une fusion entre le Parti communiste d'Italie et la fraction du PSI qui s'était déclarée favorable à la Troisième Internationale. L'Exécutif de l'Internationale décide de nommer une nouvelle direction du PC d'I avec Togliatti, Scoccimarro, Tasca, mais celui-ci est arrêté le 21 septembre 1923 ; Gramsci est donc nommé à leur place et il doit se déplacer à Vienne pour être plus proche de l'Italie. Il y part aussitôt, bien que cela l'éloigne de Giulia, qui est trop fatiguée pour le rejoindre : elle attend un enfant d'Antonio.

La situation politique est difficile : en Russie, Lénine est paralysé des 2 jambes et du bras droit depuis le début de 1922, et il perd l'usage de la parole en mars 1923, il meurt le 13 janvier 1924. La lutte est rude entre les courants pour sa succession, en particulier entre Staline et Trotski. Le même climat de lutte entre factions existe dans le PC d'I, de la minorité de droite (Tasca) à la majorité (Togliatti, Scoccimarro, Terracini), tandis que de sa prison Bordiga proposait de rompre avec l'Internationale, position partagée par Terracini et Scoccimarro, et que Gramsci condamne : il veut le dialogue et l'ouverture ; il était déjà défavorable à la scission de 1921, et il juge positif le projet de fusion avec le PSI.

Le retour en Italie jusqu'à l'arrestation en 1926

12 mai 1924 : Gramsci quitte Vienne pour l'Italie : le 6 avril, il avait été élu député communiste en Vénétie (un des 176 députés d'opposition, dont 19 communistes, contre les 355 fascistes souvent élus frauduleusement et par la violence), et il jouissait donc de l'immunité parlementaire qui le protégeait d'une arrestation fasciste, tandis que son frère Gennaro a été agressé par les fascistes et a dû fuir en France. Gramsci travaille à conquérir la base de son parti qui est encore majoritairement bordighienne, en s'appuyant sur les plus jeunes adhérents.

10 juin 1924 : assassinat du député socialiste Giacomo Matteotti. Gramsci attaque aussitôt Mussolini dans un article intitulé *À bas le gouvernement des assassins*. Les partis opposés au fascisme décident de se retirer sur l'Aventin, mais leur action se limite aux invectives verbales, et le Parti communiste est considéré comme sectaire et peu ouvert à une collaboration, en particulier avec le Parti Socialiste (Nenni) et le Parti Réformiste (Turati, Treves). Gramsci est isolé, et de santé très fragile.

10 août 1924 : naissance du premier fils d'Antonio et Giulia, Lev (= « Leone » en italien), puis **Delio**.

26 octobre 1924 : Gramsci profite de la tenue du Congrès fédéral communiste de Cagliari pour aller à Ghilarza, où il est reçu avec joie par sa famille et son village, fiers d'avoir un député, même communiste. Il en repart le 6 novembre : c'est la dernière fois qu'il reverra ses parents.

Novembre 1924 : le groupe communiste abandonne l'Aventin et rejoint le Parlement, pour y mener une lutte antifasciste. La violence fasciste s'accroît : fermeture de cercles et d'associations d'opposition, arrestations de « subversifs », interdiction de journaux, provoquant seulement des protestations verbales de l'Aventin. Gramsci est en mauvaise santé, mais il lit beaucoup, reçoit des amis

politiques (Par exemple, Emilio Lussu, du Parti Sarde d'Action), organise des formations politiques de jeunes, écrit.

Fin janvier 1925, Gramsci fait la connaissance de Tatiana Schucht, qui vit depuis longtemps à Rome, où elle enseigne les Sciences Naturelles, et ils sympathisent beaucoup, elle est proche des Soviétiques, et elle ressemble beaucoup à Giulia.

Fin février 1925 : Gramsci part à Moscou à l'Exécutif élargi de l'Internationale ; il va enfin revoir Giulia après un an et demi de séparation, et faire la connaissance de son fils Delio. Il revient en Italie le 28 avril.

L'Internationale avait confirmé que, dans la situation dominée par la répression fasciste, la perspective n'était pas la dictature du prolétariat mais la reconquête des libertés démocratiques bourgeoises, et donc l'alliance avec les partis non révolutionnaires hostiles au fascisme. Gramsci fut donc soutenu contre Bordiga, et il doit voyager dans toute l'Italie pour soutenir sa position dans toutes les Fédérations du Parti communiste, en vue de la préparation du Congrès de Lyon de 1926.

16 mai 1925, Gramsci va à la Chambre des Députés pour dénoncer le projet de loi fasciste contre la franc-maçonnerie, montrant qu'il s'agissait en réalité de supprimer toutes les organisations antifascistes. Pour la première fois, il se retrouvait face à face avec Mussolini qu'il connaissait bien à l'époque où il était directeur de l'*Avanti* socialiste. On l'écouta en grand silence, mais Mussolini essaya souvent de lui couper la parole.

Octobre 1925, Giulia, Delio et Eugenia s'installent à Rome ; Gramsci les fait emménager dans un appartement indépendant où il ne réside pas pour ne pas les compromettre politiquement, en une période où les assassinats de représentants socialistes se multiplient. Giulia travaille à l'ambassade soviétique ; Antonio joue beaucoup avec son fils.

Janvier 1926, Gramsci passe clandestinement la frontière pour participer au Congrès communiste de Lyon, où il polémiqua avec la gauche bordighienne pour faire prévaloir la nécessité d'organiser le parti plutôt que de vouloir conquérir le pouvoir politique ; il obtint 90,8% des votes.

En Italie, la répression s'aggrave : les députés du Parti Populaire (chrétien), qui ont décidé de rejoindre aussi le Parlement, sont bâtonnés jusqu'au sang par les députés fascistes, les journaux sont interdits, beaucoup s'exilent ; Piero Gobetti est agressé, s'exile à Paris le 6 février 1926 et meurt 15 jours plus tard de ses blessures, les antifascistes sont privés de leurs biens et de la citoyenneté italienne.

7 août 1926, Giulia, enceinte, rentre en Russie avec Delio et Eugenia ; Antonio ne les reverra jamais.

Automne 1926, Gramsci rédige son essai sur la *Question méridionale*, où il montre que le prolétariat ne pourra vaincre qu'avec l'alliance des masses paysannes majoritaires, ce qui suppose la solution de la question méridionale et de la question vaticane, par la formation d'un nouveau bloc agraire des paysans et des intellectuels méridionaux contre le bloc des grands propriétaires et des capitalistes continentaux, tel que Giolitti l'avait formé et que le fascisme encourage. L'essai fit sensation quand il fut connu, entre autres à Paris dans les années '30.

À Moscou, les luttes à l'intérieur du PCUS s'aggravent, la troïka de Staline, Zinoviev, Kamenev contre Trotski ; Staline avait tous les pouvoirs, malgré le testament hostile de Lénine, qui avait conseillé de l'écarter de la direction du parti : on est passé de la démocratie prolétarienne à une forme d'autocratie au nom du prolétariat. Parmi les thèses discutées, celles de la « révolution permanente » et de « la construction du socialisme dans un seul pays ».

14 octobre 1926, Gramsci s'inquiète de ces luttes, il écrit sa façon de penser au PCUS ; il s'inquiète de la perspective d'une scission, par exclusion de Trotski, Zinoviev et Kamenev qui constituaient maintenant l'opposition à Staline et Boukharine. Sa lettre déplut à Togliatti, totalement solidaire de Staline. Dans la réunion plénière du Comité Central soviétique du 23 au 26 octobre, Trotski, Zinoviev et Kamenev sont exclus du Politburo, et l'Internationale envoie Humbert-Droz expliquer la situation aux camarades italiens, avant que lui-même soit exclu du Parti ; Gramsci fut absent à la rencontre qui n'eut aucun résultat concret.

Car la situation s'était tendue en Italie : le **31 octobre à Bologne**, un garçon de 15 ans tire un coup de pistolet à Mussolini sans le toucher, il est aussitôt assassiné à coups de bâton par les militants fascistes. Ce fut le prétexte d'une explosion répressive pour le renforcement du pouvoir fasciste : annulation de tous les passeports, suppression de tous les journaux antifascistes, dissolution des partis, puis révocation du

mandat parlementaire des députés antifascistes, rétablissement de la peine de mort. Mussolini, appuyé par le roi, demande aussi l'arrestation des députés communistes.

8 novembre 1926, 22h30, Gramsci est arrêté à Rome, il l'écrit aussitôt à Giulia et à sa mère. Il est pourtant parlementaire ; c'est un climat de Saint-Barthélemy ! Les fascistes arrêtent, tuent, saccagent les imprimeries, pillent (même la bibliothèque de Croce à Naples).

Les années de prison, 1926-1937

Gramsci est incarcéré à la prison d'Ustica, une petite île au nord de Palerme, de 8 km², où l'on enferme les détenus de droit commun ; il habite avec 2 autres députés, 2 camarades des Abruzzes et Amadeo Bordiga. Ils s'entendent bien, et Gramsci passe aussitôt beaucoup de temps à lire : un de ses amis, Piero Sraffa, professeur d'économie politique à l'Université de Cagliari, lui avait ouvert un compte courant illimité dans une librairie de Milan ; il préparait en même temps des cours d'histoire et géographie pour les internés politiques de l'île ; lui-même prenait des leçons d'allemand.

20 janvier 1926, Gramsci est transféré à la prison milanaise de San Vittore. Son transfert dure 17 jours. Il est interrogé le 9 février par le juge d'instruction, Enrico Macis. En mai, Tatiana vient s'installer à Milan, mais y tombe malade. Fin août, il reçoit une visite de son frère Mario, qui a abandonné toutes ses charges dans le Parti fasciste. Il est dans l'ensemble très isolé, même Giulia lui écrit rarement, et il a l'impression d'être abandonné, sauf par Tatiana, qui sort de l'hôpital le 3 octobre. Pendant toute l'instruction de son procès, Gramsci fut l'objet de provocations, envois d'espions qui se faisaient passer pour des militants anarchistes ou communistes, mais il ne tomba jamais dans les pièges.

28 mai-4 juin 1928, à Rome, procès de Gramsci, devant le Tribunal spécial de défense de l'État. Outre Gramsci, il y a 21 accusés, comme Terracini, Scoccimarro et d'autres députés : ce devait être le grand procès des antifascistes. Gramsci et Scoccimarro furent condamnés à 20 ans, 4 mois et 5 jours de galère, Terracini à 22 ans, 9 mois et 5 jours, pour instigation à la guerre civile, apologie de crime et d'incitation à la haine de classe.

19 juillet 1928, Gramsci est transféré à la prison de Turi, à 30 kms au sud-est de Bari ; il y arrive très faible, il a perdu 12 dents et il est dans un état nerveux dépressif, incapable de faire 4 pas. Il y est très isolé : seule sa belle-sœur Tatiana s'occupe de lui ; le Parti communiste l'abandonne presque complètement, et il n'y eut que deux ou trois tentatives soviétiques pour tenter de l'échanger contre des prêtres prisonniers, et une tentative de Romain Rolland et Henri Barbusse à Paris ; il a de la peine à avoir de l'aspirine pour calmer ses migraines ou des vêtements chauds ; il reçoit peu de visites. Il avait malgré tout demandé et obtenu une cellule individuelle pour pouvoir travailler.

9-27 février 1928, IXe Plénum de l'Exécutif de L'internationale qui change de stratégie et appelle à la lutte « classe contre classe », contre le « social-fascisme » (les partis socialistes) et contre le trotskisme. Ce sera confirmé par le Xe Plénum, du 3 au 19 juillet 1929. Les communistes sont appelés à la lutte armée contre le fascisme, les opposants de l'intérieur du Parti sont exclus (dont Ignazio Silone et Angelo Tasca). Togliatti, à Moscou s'aligne ; Gramsci, à Turi, est atterré de cette décision et n'accepte pas le tournant, ce qui lui valut l'ostracisme de beaucoup de ses co-détenus, et « l'oubli » de la direction communiste. Il fut rejoint à Turi, le 10 novembre 1931, par Sandro Pertini, socialiste, voué à la solitude par les militants communistes.

Février 1929, il obtient enfin le nécessaire pour pouvoir travailler (papier, encre, cahiers). Il veut se consacrer à un travail « pour toujours », un travail de fond sur : 1) les intellectuels italiens, 2) la linguistique comparée, 3) le théâtre de Pirandello, 4) un essai sur le roman-feuilleton et le goût populaire en littérature. Mais quelques jours après il développe déjà ses projets en 16 sujets, traitant de l'histoire italienne, de la théorie de l'histoire, et de l'américanisme et du fordisme. Sa pensée se formait peu à peu en fonction des livres qui lui parvenaient, au milieu des complications administratives sans fin. Il fixait ses idées dans sa tête, puis allait les écrire, debout devant sa table, d'un jet, presque sans ratures. Il va écrire ainsi 22 cahiers d'écolier que Tatiana lui procure, pour un total de 2848 pages (environ 4.000 pages dactylographiées), que Tatiana fera sortir de Turi par un subterfuge. Il revient sans cesse sur les sujets traités, ajoutant des notes, corrigeant, complétant, à mesure que ses idées se précisent, et ayant toujours en tête de continuer la lutte révolutionnaire, l'élaboration des idées conditionnant la conquête du pouvoir politique : il faut transformer la conception du monde que les classes dominantes et leurs intellectuels ont

mise dans la tête des paysans et des prolétaires ; il faut donc faire une critique systématique de l'histoire des idées, des mouvements culturels, – et pour l'Italie de la philosophie de Benedetto Croce –.

20 mars 1933, après une crise grave, un médecin ordonne le transfert de Gramsci dans la clinique du Dr Cusumano, à Formia, au sud de Rome, sous surveillance (un gardien dans sa chambre et 20 policiers à l'extérieur !) et à ses frais. Il écrit encore 11 *Cahiers*.

24 août 1935, Gramsci est transféré en semi-liberté à la clinique Quisisana de Rome ; il est atteint de mal de Pott, de tuberculose pulmonaire, d'hypertension cardiaque et de crises de goutte. Il n'écrit plus.

27 avril 1937, mort d'Antonio Gramsci, sans avoir connu son fils Giuliano, et sans la moindre nouvelle de Giulia. Sa mère était décédée le 30 décembre 1932, mais sa famille avait refusé de le lui dire. Son fils aîné, Delio devient officier de marine, mort en 1982 ; son fils Giuliano fut professeur de musique (flûte et clarinette) au Conservatoire de Moscou, et ne s'est jamais intéressé à la vie politique ; il est mort le 23 juillet 2007 ; en 2007, Anna Maria Sgarbi, après de longs entretiens avec lui, a publié « *Giuliano Gramsci, lettere a mio padre* ». Giulia, née en 1894, est morte en 1980 ; Tatiana est morte en URSS en 1943.

TEXTE de GRAMSCI

« NOTES POUR UNE INTRODUCTION ET UNE PRÉPARATION À L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE ET DE L'HISTOIRE DE LA CULTURE

1. *Quelques points de référence préliminaires.*

<12>. Il faut détruire le préjugé fort répandu selon lequel la philosophie serait quelque chose de très difficile, étant donné qu'elle est l'activité intellectuelle propre d'une catégorie déterminée de savants spécialisés ou de philosophes professionnels et faiseurs de systèmes. Il faut donc démontrer au préalable que tous les hommes sont « philosophes », en définissant les limites et les caractères de cette « philosophie spontanée » qui est celle de « tout le monde », autrement dit de la philosophie qui est contenue : 1) dans le langage même, lequel est un ensemble de notions et de concepts déterminés, et non pas seulement un ensemble de mots grammaticalement vides de contenu ; 2) dans le sens commun et le bon sens ; 3) dans la religion populaire, et donc également dans tout le système de croyances, de superstitions, d'opinions, de façons de voir et d'agir, qui se manifestent dans ce qu'on appelle généralement le « folklore ».

Ayant démontré que tous les hommes sont philosophes, fût-ce à leur manière propre, inconsciemment, dès lors que dans la plus petite manifestation d'une activité intellectuelle quelconque, le « langage », se trouve contenue une conception déterminée du monde, on passe au second moment, au moment de la critique et de la conscience, c'est-à-dire qu'on passe à la question suivante : est-il préférable de « penser » sans en avoir une conscience critique, d'une façon désagrégée et occasionnelle, c'est-à-dire de « participer » à une conception du monde « imposée » mécaniquement par le milieu extérieur, autrement dit par l'un des nombreux groupes sociaux dans lesquels chacun se voit automatiquement impliqué depuis son entrée dans le monde conscient (et cela peut être son propre village ou sa province, l'origine peut en être la paroisse et l'« activité intellectuelle » du curé ou du vieillard patriarcal dont la « sagesse » fait loi, ou encore la petite bonne femme qui a hérité la sagesse des sorcières, ou le petit intellectuel aigri dans sa propre stupidité et son impuissance à agir), ou bien est-il préférable d'élaborer sa propre conception du monde de façon consciente et critique, et ainsi, en connexion avec ce travail que l'on doit à son propre cerveau, de choisir sa propre sphère d'activité, de participer activement à la production de l'histoire du monde, d'être le guide de soi-même au lieu d'accepter passivement et lâchement que le sceau soit mis de l'extérieur à notre propre personnalité?

Note I. Pour ce qui concerne la conception que l'on a du monde, on appartient toujours à un groupe déterminé, et précisément au groupe de tous les éléments sociaux qui partagent une même façon de penser et d'agir. Nous sommes donc toujours les conformistes d'un quelconque conformisme, nous sommes des hommes-masses ou hommes-collectifs. La question est la suivante : de quel type historique est le conformisme, l'homme-masse, dont on fait partie ? Quand la conception que l'on a du monde n'est ni critique ni cohérente, mais désagrégée et occasionnelle, on appartient simultanément à une multiplicité d'hommes-masses, la personnalité est composée de façon bizarre ; on y trouve des éléments de l'homme des cavernes et des principes de la science la plus moderne et la plus avancée, on y trouve les préjugés de

toutes les phases historiques passées dans l'étroussure de leur localisation, pêle-mêle avec les intuitions d'une philosophie à venir, qui sera la philosophie propre au genre humain unifié mondialement. Critiquer sa propre conception du monde signifie donc la rendre unitaire et cohérente et l'élever jusqu'au point où elle rencontre la pensée mondiale la plus avancée. Cela signifie aussi par conséquent critiquer toute la philosophie qui a existé jusqu'ici, dans la mesure où elle a laissé de solides stratifications dans la philosophie populaire. Le point de départ de l'élaboration critique est la conscience de ce qui est réellement, c'est-à-dire un « connais-toi toi-même » en tant que produit du processus historique qui s'est déroulé jusqu'ici et qui a laissé en toi-même une infinité de traces, reçues sans bénéfice d'inventaire. C'est un tel inventaire qu'il faut faire pour commencer.

Note II. On ne peut séparer la philosophie de l'histoire de la philosophie, ni la culture de l'histoire de la culture. Au sens le plus immédiat et le plus juste, l'on ne peut être philosophe, c'est-à-dire avoir une conception du monde critiquement cohérente, sans la conscience de son historicité, de la phase du développement que cette conception représente et du fait qu'elle est en contradiction avec d'autres conceptions ou avec des éléments d'autres conceptions. La conception du monde que l'on a en propre répond à des problèmes déterminés posés par la réalité, qui sont bien déterminés et « originaux » dans leur actualité. Comment est-il possible de penser le présent, et un présent bien déterminé, avec une pensée élaborée pour les problèmes d'un passé souvent bien lointain et bien dépassé ? Si cela se produit, cela signifie que nous sommes « anachroniques » dans notre propre temps, que nous sommes des fossiles et non des êtres vivants de façon moderne. Ou pour le moins que nous sommes « composés » bizarrement. Et il arrive effectivement que des groupes sociaux, qui par certains aspects expriment la modernité la plus développée, sont par d'autres en retard à l'égard de leur position sociale et partant incapables d'autonomie historique complète.

Note III. S'il est vrai que tout langage contient les éléments d'une conception du monde et d'une culture, il sera vrai aussi que du langage de chacun on peut tirer un jugement sur la plus ou moins grande complexité de sa conception du monde. Celui qui parle seulement le dialecte ou comprend la langue nationale à des degrés divers, celui-là participe nécessairement d'une intuition du monde plus ou moins restreinte et provinciale, fossilisée, anachronique par rapport aux grands courants de pensée qui dominent l'histoire mondiale. Ses intérêts seront restreints, plus ou moins corporatistes ou économicistes, non pas universels. S'il n'est pas toujours possible d'apprendre plusieurs langues étrangères pour se mettre en contact avec diverses vies culturelles, au moins faut-il bien apprendre la langue nationale. Une grande culture peut se traduire dans la langue d'une autre grande culture, c'est-à-dire qu'une grande langue nationale, historiquement riche et complexe, peut traduire toute autre grande culture, autrement dit qu'elle peut être une expression mondiale. Mais un dialecte ne peut faire la même chose.

Note IV. Créer une nouvelle culture ne signifie pas seulement faire individuellement des découvertes « originales », cela signifie aussi, et spécialement, répandre de façon critique les découvertes déjà faites, les « socialiser » pour ainsi dire, et par conséquent faire qu'elles deviennent autant de bases pour des actions vitales, en faire un élément de coordination et d'ordre intellectuel et moral. Qu'une masse d'hommes soit conduite à penser de façon cohérente et sur un mode unitaire le réel présent, c'est un fait « philosophique » bien plus important et « original » que ne peut être la trouvaille, de la part d'un « génie » philosophique, d'une vérité nouvelle et qui reste le patrimoine de petits groupes intellectuels. »

(*Cahiers de prison, Cahier 11*, Gallimard, pp. 175-8. Texte de 1932-33)



Giulia, Delio et Giuliano, en 1930